

Francis Rapp

(27 juin 1926 – 29 mars 2020)

Georges Bischoff



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/4682>

DOI : [10.4000/alsace.4682](https://doi.org/10.4000/alsace.4682)

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2020

Pagination : 445-452

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Georges Bischoff, « Francis Rapp », *Revue d'Alsace* [En ligne], 146 | 2020, mis en ligne le 01 octobre 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/4682> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.4682>

Francis Rapp

(27 juin 1926 – 29 mars 2020)

La disparition de Francis Rapp, fauché par l'épidémie du Covid-19 le 29 mars dernier a été accueillie avec une grande émotion par la communauté des historiens de l'Alsace et par tous ceux qui ont l'ont connu, ses amis, ses collègues, ses étudiants, ses auditeurs et ses lecteurs.



Photo Rémy Valléjo, 2019.

En 1996, pour son soixante-dixième anniversaire, la *Revue d'Alsace* lui avait dédié un volume d'hommages dans lequel figure une liste de ses publications qui sera mise à jour dans un prochain numéro. Une notice biographique rédigée par François-Joseph Fuchs a été publiée l'année suivante dans le fascicule 30 du *Nouveau Dictionnaire de Biographie alsacienne*.

Francis Rapp était un maître au sens plein de ce terme. Il se disait pédagogue, plus qu'érudit, échappant à la banalité administrative du syntagme « enseignant-chercheur » pour enluminer l'aristocratie de la connaissance, au confluent de la curiosité, de la synthèse et l'art oratoire. C'était un très grand professeur, un prédicateur au service d'une pastorale de l'Histoire.

Son parcours est, en tout point, exemplaire. Le « siècle de Francis Rapp » commence à Strasbourg le 27 juin 1926, dans une famille qui illustre excellemment le destin de l'Alsace. Sans le phylloxéra, qui ravage le vignoble des environs d'Obernai, son père, Léon Rapp n'aurait peut-être pas choisi les études de Droit dans la capitale du *Reichsland Elsass-Lothringen*, dans ce même *Kollegiengebäude* promu Palais universitaire où il enseignerait plus tard. C'est un des meilleurs connaisseurs du droit

local, auquel il consacre un manuel (*Le droit usuel en Alsace et Lorraine*, en collaboration avec son beau-frère, le magistrat Paul Kleffer, comme lui, un ami de Robert Schuman, en 1929). Sa mère, Jeanne Kleffer appartient au même milieu catholique bien ancré dans cet environnement à la Spindler, au pied du Mont Sainte-Odile. Un frère prénommé Gérard, futur avocat à la Cour d'Appel de Colmar, vient rejoindre cette petite famille en 1929).

L'enfance se déroule entre la rue Fischart, en face des Archives départementales, heureux présage, et le piémont des Vosges, dans une ambiance studieuse aimantée par la cathédrale et le Collège épiscopal Saint-Étienne : ce « petit-séminaire », qui accueillait les fils de la bourgeoisie catholique et les meilleurs des enfants des campagnes était alors peuplé de soutanes d'élite tel Médard Barth (1886-1976), Xavier Ohresser (1900-1975), etc. Elle se clôt sur le double choc de l'évacuation de Strasbourg, début septembre 1939 – les Rapp se replient dans les Vosges près de Senones – et du *Blitzkrieg* de mai-juin 1940. Très réticents, Francis et les siens sont de retour au courant de l'été : Saint-Étienne est fermé, puis mutilé par le bombardement de 1944 : la scolarité reprend au Jacob-Sturm Gymnasium, l'ancien Gymnase Jean-Sturm, parrainé par son homonyme « politique », hors du cadre confessionnel dont les nazis se défient.

C'est une expérience fondatrice : il suffit de quelques jours pour prendre la mesure du régime hitlérien. L'incendie de la synagogue, la *Verdeutschung*, la purification ethnique du slogan « *hinaus mit dem welschen Plunder* », les expulsions et les persécutions, les autodafés païens dans le parc de l'Orangerie, etc. Pour Léon Rapp, pétri de culture allemande, les Allemands de 1940 n'ont rien à voir avec ceux d'avant 1914 : ils sont devenus des barbares. Le pays des *Dichter und Denker*, poètes et penseurs, a fait place à celui des *Richter und Hencker*, juges et bourreaux. Francis a deux ans de moins que Marcel Weinum, le jeune résistant de la Main Noire qui balance une grenade sur la voiture du *Gauleiter* Wagner : même profil de jeunes patriotes catholiques. Son père a été l'un de ses défenseurs devant le *Sondergericht* qui l'a condamné à la peine capitale. Dans l'impossibilité de résister d'une manière active, sa génération invente le scoutisme clandestin, sous la houlette d'abbés réfractaires à l'idéologie du diable, notamment du P. Hirlemann. Le Mont Saint-Odile est ce refuge. Ce n'est pas sans danger : l'adolescent participe à l'exfiltration d'un pilote de la RAF. Il écoute radio Londres.

Cette jeunesse captive trempe les âmes, mais brise les corps. Pour se soustraire à l'incorporation de force – qui envoie une bonne partie de la classe 1926 dans les *Waffen-SS* –, Francis Rapp sabote sa santé : son organisme affaibli par les privations l'obligera à renoncer à son rêve de préparer Saint-Cyr. Il s'orientera alors vers l'histoire.

À la Libération, il fréquente la khâgne au Lycée Fustel de Coulanges et s'inscrit à la Faculté des Lettres, tenue par des maîtres prestigieux comme Gaston Zeller, Félix Ponteil ou Marcel Simon. En 1949, son Diplôme d'Études Supérieures le ramène dans les ruines des Vosges, quand elles étaient des *burgs*. Resté inédit jusqu'en 1967, paru artisanalement sous le double titre *Le château-fort dans la vie médiévale : le château-fort et la politique territoriale*, ce mémoire est la première approche globale du phénomène castral en Alsace. On peut le considérer comme un classique à rééditer de toute urgence.

Ces brillantes études se poursuivent par le bachotage – hautement formateur – des concours de l'Éducation nationale, qu'il décroche tous deux, CAPES et Agrégation, en 1952, en remportant la première place. Dès lors, sa carrière est toute tracée, comme une évidence imparable : un séjour à la fondation Thiers et au CNRS de 1953 à 1956, la solide amitié de ses camarades Robert Guinée et François de Fontette, un poste d'assistant dans sa faculté d'origine, entre 1956 et 1961.

Inutile de s'arrêter à toutes les étapes : son premier poste se focalise sur l'histoire moderne et contemporaine, qu'il dévore avec la même appétence et le même appétit que le Moyen Âge auquel il va se vouer sous l'influence de Robert Folz, professeur à l'Université de Dijon, du doyen Jean Schneider, et du futur recteur Paul Imbs. Le deuxième l'invite chez les médiévistes de Nancy, en 1961, en attendant son retour à Strasbourg quatre ans plus tard : c'est l'éclosion de ses deux grands livres, *L'Église et la vie religieuse en Occident à la fin du Moyen Âge*, de la collection Nouvelle Clio (1971), qui est bien plus qu'un manuel, et de son Doctorat d'État de 1972, paru l'année suivante sous l'étiquette *Réformes et réformation à Strasbourg. Église et société dans le diocèse de Strasbourg (1450-1525)*. Cet ouvrage fait honneur à son sujet : c'est la face visible d'un travail d'une thèse qui vise aussi bien à approfondir qu'à élargir, une démonstration d'intelligibilité historique dont on connaît peu de précédents. Titulaire de la chaire d'Histoire du Moyen Âge qui avait été tenue par Marc Bloch, Francis Rapp exerce sa mission à tous les étages de l'institution, du

premier au troisième cycle, en acceptant les charges administratives, les expertises et les contraintes, nombreuses, qui s'y rapportent. Son élection à l'Académie des Inscriptions et des Belles lettres en est le couronnement, en 1993. Légitime.

L'œuvre de Francis Rapp parle d'elle-même. On ne peut pas la dissocier de sa personnalité, de ses engagements et de sa présence bienveillante dans le paysage intellectuel qui est le sien, et pas davantage du couple, fusionnel, qu'il a formé avec Marie-Rose Sutter. La mort de son épouse, à l'été 2018, après près de soixante ans de vie commune a été vécue par lui comme un mal incurable. Trois fils, Jean-François, Étienne et Vincent sont nés de cette union. Tout récemment, il aura eu la grâce d'un premier arrière-petit-fils.

Une dizaine de livres en solo, des directions d'ouvrage, des centaines d'articles, de notices et de préfaces suffisent-ils à résumer près de 70 ans d'activité scientifique ? La dimension quantitative importe peu au regard de la qualité de ces travaux et du mode de communication — de partage, pourrait-on dire — qui les a accompagnés. En effet, dans tous les cas de figure, ils ont été élaborés dans le laboratoire de l'historien, en partant d'une problématique solide et en se fondant sur des sources primaires, en rejetant la compilation, l'approximation et l'allusion. Ils ont été testés en public, devant d'autres chercheurs ou devant des oreilles profanes. Cette éthique de la vérité, qui consiste à ne jamais instruire à charge, mais à comprendre, est la clé d'une « communion » qu'on observe rarement dans les milieux académiques. Mieux encore, car elle renvoie dos à dos l'érudition stérile des cuistres et l'illusionnisme du jargon, en exigeant la clarté, le sens de la formule, l'humilité et l'humour.

Francis Rapp était à l'opposé des *Fachidioten* du sérail universitaire et de leurs clones, si nombreux pourtant. Il se voulait « vulgarisateur », dans toute la noblesse de ce terme, et de fait, seuls les meilleurs esprits sont capables d'exposer les situations les plus complexes sans décourager ceux qui les écoutent. Jamais un étudiant n'a séché un cours ou une séance de travaux dirigés, et personne n'est sorti d'un amphithéâtre avant la fin de l'heure. Jusqu'à la réfection, récente, de la « Salle 9 » du Palais-U, on pouvait y lire cet hommage anonyme « M. Rapp prend sa retraite. C'est triste ».

Cette proximité s'est épanouie dans ce que Lucien Febvre et Marc Bloch appelaient le « service en ville », à travers la vie associative, les sorties sur le terrain et les conférences. Si les sociétés locales se disputaient les interventions de Francis Rapp, peu de gens savaient qu'il en faisait profiter bien d'autres auditeurs, dans des écoles, lors de rencontres spirituelles ou de sessions de formation continue, etc. Sa disponibilité confinait à l'apostolat.

De ce portrait esquissé à gros traits, on retiendra d'abord l'historien de l'Église, classé comme tel par sa corporation et reconnu comme tel dans le cadre international. Ici, son horizon est largement ouvert, avec une attention particulière au petit peuple des paroisses, aux pèlerins, aux dévotions, à la sainteté, sans se laisser hypnotiser par les déviances et sans être dupe des institutions et des hommes, au contraire de l'apologie. Ses vedettes sont Gerson, Jeanne d'Arc, Geiler de Kaysersberg et, en amont, François d'Assise dont il avait dû interrompre, la mort dans l'âme, une biographie déjà fort avancée. Directement écrite en allemand « goethéen », sa synthèse sur l'Église au temps des crises, *Christentum IV: Zwischen Mittelalter und Neuzeit (1378-1552)* (Kohlhammer, 2006) est un livre qui fait autorité. Une version française ne ferait certainement pas double emploi avec la 6^e édition de sa « Nouvelle Clio » qui a paru en 1999.

Son deuxième champ est, naturellement, l'Alsace. Il a été de toutes les grandes entreprises collectives menées dans la région, depuis l'*Inventaire des sources manuscrites de l'histoire d'Alsace conservées dans les bibliothèques publiques de France* qu'il a réalisé pour la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie en 1956. Cette omniprésence se manifeste notamment par la direction d'ouvrages incontournables comme l'histoire du diocèse, en collaboration avec Louis Châtellier, et la monumentale *Histoire de Strasbourg* en 4 tomes, pilotée avec le doyen Livet (DNA Istra, 1981).

Bien entendu, il a pris part à l'*Histoire d'Alsace* de Philippe Dollinger (1969), à l'*Histoire de l'Alsace rurale* du trio Boehler - Lerch - Vogt et au *NDBA* pour ne citer que cela. Mais surtout, il a livré aux revues régionales, sans faire de discrimination, certaines de leurs plus belles pages. On se plaît à imaginer une anthologie de ses articles par thème ou par période, sur les villes, châteaux, maisons religieuses, événements et personnages. À chaque fois, des pépites d'archives mises en scène dans leur contexte,

pour en tirer des *exempla* significatifs. Aussi talentueux dans la fresque que dans la miniature, dans l'épopée que dans l'exorde, Francis Rapp était capable d'embrasser les grands moments d'histoire comme la Guerre des paysans ou la Première Guerre mondiale et de donner du sens à des détails anecdotiques. On lui doit des analyses, lumineuses, sur la nature de l'humanisme rhénan, loin des incantations et des boursouffles habituelles, ou des conceptualisations stimulantes comme « l'aristocratie paysanne » du Kochersberg...

450

Amoureux des Vosges et de leurs sommets, grand marcheur, Francis Rapp voyait au loin. Européen convaincu, épris de fraternité, il était particulièrement sensible à tout ce qui peut rapprocher les peuples à travers leur passé et leur présent. Le triptyque formé par les *Origines médiévales de l'Allemagne moderne, de Charles IV à Charles-Quint* (Aubier, 1989), *Le Saint Empire romain germanique. D'Otton le Grand à Charles Quint* (Tallandier, 2001) et *Maximilien d'Autriche* (Tallandier, 2007) est un merveilleux cadeau fait aux lecteurs de langue française, jusqu'alors tenus à l'écart de cette histoire européenne si mal connue à l'ouest du Rhin, malgré les Folz, Schneider, Dollinger et consorts. En 1989, à la chute du mur de Berlin, une interview radiophonique l'avait ingénument présenté comme un « historien allemand » tant il paraissait incongru que ce sujet fût traité par un universitaire français. Sa présentation de l'Empire médiéval a été rééditée au format de poche ; elle a même été traduite en langue tchèque.

Francis Rapp s'est éteint à Angers, où réside l'un de ses fils, dans ce qui fut l'un des bastions du catholicisme français sous l'épiscopat de Charles-Émile Freppel, le plus illustre des prélats alsaciens, de 1870 et sa mort en 1891.

Cette rencontre a valeur de symbole.

En effet, le fondateur de l'Université de l'Ouest et l'historien strasbourgeois ont des racines communes entre Obernai et le Val de Villé, notamment à Breitenbach. Il se retrouvent dans une même foi ardente et passionnée.

Nés à cent ans de distance — 1926 et 1827 —, grandis sous le double parrainage de sainte Odile et de Jeanne d'Arc, portés par le même élan pour l'histoire et par la même éloquence sacrée, les deux hommes se ressemblent. Francis Rapp aurait pu signer la lettre que

l'évêque alsacien avait adressée au roi de Prusse à la veille de l'annexion de l'Alsace, en 1871. L'un et l'autre ont rêvé de grandeurs militaires, et se sont découverts une vocation d'enseignants. Ils ont été animés par la même fidélité à l'Église, en partageant les mêmes inquiétudes et les mêmes indignations.

Le parallèle pourrait être développé. Les mots de M^{gr} Freppel « Dieu ne nous a pas ordonné de vaincre, mais de combattre », « Je ne me connais au cœur que deux passions : l'amour de l'Église et l'amour de la France » résument tout. Du côté paternel, le sens de la justice – le père de l'évêque était juge, celui du professeur, avocat –, du côté maternel, décisif, la prière et l'intercession. Le caractère de Francis Rapp s'est forgé à travers le scoutisme, l'idée – chevaleresque – d'une mission personnelle telle que la suggéraient ses lectures d'enfant et d'adolescent, la bonne presse de la collection « Signe de Piste » d'avant les doutes de Vatican II. Sa spiritualité s'est révélée à travers les épreuves de la guerre, dans le climat de résistance spirituelle du Mont Sainte-Odile, et, au même moment, par une visite, bouleversante, auprès de la mystique Thérèse Neumann.

Catholique affiché, Francis Rapp pouvait apparaître, d'emblée, comme un conservateur, comme un légitimiste. Lui qui était aux antipodes de la brigue et de la simonie qui se pratiquent dans les hautes sphères du savoir, il s'était senti solidaire du « clergé » mandarinal de mai 68. Et pourtant, ceux qui le contestaient étaient alors les émules de Geiler, ou de Jacques Sturm, dont il citait souvent la réplique à son maître Wimpfeling : « si je suis devenu hérétique, c'est à vous que je le dois ». Lors d'une de ses conférences sur la réforme, une bonne dame l'avait égratigné d'un « on voit bien que c'est un historien protestant », au motif que sa vision de l'Église du bas Moyen Âge ressemblait furieusement à celle de Martin Luther et des siens. Chargé de cours à la Faculté de Théologie protestante, il avait fasciné ses étudiants, un peu comme s'il avait été une réincarnation du grand Charles Schmidt, au carrefour de la mystique rhénane, de l'humanisme et des études rurales.

Historien du clergé, mais, plus encore, de la sensibilité religieuse des laïcs et de la religion des humbles, Francis Rapp avait su diagnostiquer les maux de la chrétienté médiévale sans dénigrer ses fastes et sans ternir son éclat. Sa lucidité l'obligeait à un bilan sans complaisance. Sa thèse sur le diocèse de Strasbourg d'avant 1517 porte un regard qui ne diffère pas,

fondamentalement, de celui de Marc Bloch sur l'« étrange défaite » de la France de 1940. C'est l'histoire d'une débâcle, comme il s'en produit régulièrement, pour désoxyder les ressorts du monde.

Francis Rapp a gagné le respect, l'admiration et la reconnaissance de tous ceux qui ont eu la chance de le connaître. Son œuvre le prouve. Sa mémoire est vivante.

Il repose au cimetière de Rosheim aux côtés de son épouse.